

# L'Arbre qui Marche

Nathalie Albaladejo



Fil vert  
enraciné rouge  
un étirement dans l'emphase aérienne  
doigts tordus de mains travailleuses  
nouveaux du temps  
et tant de brindilles  
les phasmes éphémères  
sans autre valeur  
que l'or du soleil

Son allant invisible  
d'arbre qui marche  
sa danse racinaire  
ses archets branchus  
l'élégance du vert  
et les hampes infinies  
de fleurs écloses  
plus brèves  
que pensées

Dans sa houle  
dense et polie  
un temps sculpte  
perpétuel

de la masse ciselée  
quelque espoir

hermétique

ébranle  
peu à peu  
ses départs

Or - nuages  
lèvres mutantes  
abandonnent  
dans les plis  
l'écorce d'un souffle  
à la lie de  
sa mue

Son pulsatile  
parcours de sève  
grave

les entailles

histoires de vent      d'insectes

la femme parfois

chavirant contre sa rugosité

femme arborescente

De sa caverne d'écorces

le corps  
en suspension

une croix de frictions  
dans un océan d'aspérités

le mouvement s'inscrit

un seul axe

le glissement  
de soi à soi

Il boit ses cadences  
les embrases épiphytes

elle marche bientôt  
comme lui

enracinée

drainant le sol  
d'une aimantation profonde

plante du pied  
bourgeonnant

Sa colonne  
ancré  
plonge  
déglutit  
la colophane  
le long des joues  
le long des jambes

Tout  
devenu respiration  
immatérielle

condense et dilate  
au creux  
la matière ronde  
que le feu polit

inspirs  
grondements

son dense  
que la lenteur amplifie

Enarbrement  
alliance scellée

une alambique combustion  
creuse

l'âtre  
en elle

sur le buvard du dénuement  
l'air s'est infiltré

ses poumons  
bientôt asphyxiés  
d'opulence

J'aspire  
jaspes  
d'écailles  
l'eau  
dans le creux  
un peu de ciel

Je le sais  
reconnu  
depuis la forêt rousse  
les embruns sur la sève  
mon presque moi  
de sang  
qui bat  
vert

L'espace s'est ouvert  
on pourrait s'y dissoudre

exode d'une calme attention  
jusque dans la matière du sol  
bien au-delà de la dureté  
un moelleux nourricier  
où les accrocs du corps  
se consomment

Je  
dépose

dans la mousse  
le pied

la paume  
dans l'esquisse de l'air

si loin  
en moi

Le cerne  
d'un rebond déploie

infuse jusqu'à  
l'estuaire des branches

du bout des doigts  
les filets aériens  
accrochent de  
petits sursauts

dont l'eau interne  
s'abreuve

Hors les ombrages  
le regard brille une  
destination secrète  
quand le corps encore  
vibre  
au seuil  
goûte chaque retour  
de son abandon

Front posé  
contre les confidences  
elle ravale ses aveux  
à la lisière  
d'être  
une pierre angulaire  
calée dans le cœur

Elle a sauté  
d'elle  
jusqu'à l'aube  
la ligne blanche  
creusée aux jointures  
l'oubli s'il en fallait

à la pointe d'une cambrure  
sa nuque a souri  
dorsale déliée  
dédiée  
au corps calleux

Sucs rouges  
des fils  
étirés  
rouges  
l'orage des attentes  
    au vent d'orfèvre  
    les ors brûlés  
sillonne  
les tremblées

De son sang  
sang coupé  
des ramures  
au lent retour  
à la terre  
la cime soutient  
le renversement  
    son auréole  
    devient lune

Il entre  
l'obscur

les effacement  
soufflent déjà

sur un lit de promesses  
leur hivernale syncope

Que croissent  
les branches coronaires  
jusqu'à la porte  
de mon ombre!

l'arbre marche  
dans les enjambées des jours.